

Elle y prit place, disant :

—Pardon de venir troubler votre tranquillité ; il le faut ! Ce devoir accompli, vous ne me reverrez plus... jamais !

La voix de l'octogénaire s'éleva dans le silence douloureux qui suivit cette déclaration.

—Parlez, mademoiselle, dit-il sur un ton de suprême bienveillance, votre démarche témoigne d'une loyauté qui est tout à votre honneur. Ai-je besoin de vous certifier que vous pouvez compter sur notre discrétion absolue ?

—Non, monsieur le comte, répondit Rose. Personne n'a jamais mis en doute la loyauté des Borianne.

Le vicomte ne faisait que la contempler ; chacune des paroles de Rosita Speranza lui produisait l'effet d'une musique divine.

Ce n'était plus de la démence qui se voyait dans ses yeux, mais de l'extase.

La marquise de Parieux conservait son attitude abattue.

Des gouttes de sueur perlaient à ses tempes.

Et Maxime, qui les observait tour à tour, se sentait au cœur une indicible angoisse.

Rosita Speranza tourna ses regards éplorés vers son fiancé comme pour lui demander pardon.

Puis, d'une voix sûre, sans une hésitation, elle raconta tout ce que le hasard lui avait appris sur sa naissance.

Elle ne parla point de son frère, de ce Jacques Brémont dont elle ne se reconnaissait point le droit de trahir l'origine.

Elle conclut ainsi :

—Vous voyez que j'avais raison de vous annoncer que si Rosita Speranza n'a en rien démerité ni devant Dieu, ni devant les hommes, elle ne saurait, sachant qui elle est, entrer dans la famille des Borianne.

Maxime n'attendit pas le jugement du père et de l'aïeul ; garder le silence eût été approuver la conclusion de sa fiancée.

—Vous n'avez pas le droit de vous condamner, chère Rose ; encore moins de me sacrifier à un préjugé qui n'entrera jamais dans mon cœur. Et quand bien même ce secret serait divulgué, il ne retirerait rien de l'estime, de l'admiration du respect, que tout le monde porte à vos vertus, à votre bienfaisance. Rose, je vous aime, c'est tout dire.

—Bien ! mon fils, s'écria le vicomte, la fidélité est le premier devoir des Borianne.

L'octogénaire se leva, et de cette voix sombre qui imposait au jury lorsqu'il requerrait autrefois contre les coupables :

—Vous auriez dû, mes enfants, par respect pour mon titre de chef de famille, pour mon âge, me laisser parler le premier. Tout d'abord, je n'ai que des éloges à adresser à Rose Rassajou dite Rosita Speranza. Elle s'est exprimée dans le plus noble des langages. Je voudrais pouvoir, comme mon petit-fils, lui dire que sa conclusion pêche par la base. Hélas ! il ne s'agit pas seulement, dans l'espèce, d'un préjugé qui a sa valeur. La vérité est que Rose Rassajou ne peut entrer dans une famille dont le chef a fait condamner ses parents.

—...Oui, c'est moi qui, remplissant les fonctions de ministère public à la cour d'assises de Puy, ai requis la peine de mort contre les époux Rassajou, convaincus de l'assassinat d'un touriste anglais dans leur auberge de Genty-les-Loups. Ce que j'ai fait, je devais le faire, je n'étais que l'instrument de la justice.

Rose détourna la tête.

La vue de ce vieillard qui avait envoyé son père à l'échafaud la secouait d'un frisson d'épouvante.

Elle se leva sans une parole, gagna la porte.

Maxime s'avança vers elle.

D'un geste énergique, elle lui fit comprendre que tout était fini entre eux.

La marquise suivit du regard Rosita Speranza et poussa un soupir de soulagement lorsqu'elle eut disparu.

Quant à Maxime, s'abandonnant à son désespoir, il s'écria :

—Grand-père, vous m'avez tué, il ne me reste plus qu'à mourir !

—Non, mon fils, mon cher fils, dit le vicomte, tu vivras et tu seras heureux !

Il ajouta ces paroles étranges, incompréhensibles pour tous :

—Le premier mot de l'énigme n'est pas ici, il est au château des Neiges ! Suis-moi, Maxime, nous partons aujourd'hui même pour la Courlande, et quand tu auras su, quand tu sauras, eh bien ! tu m'aideras à forcer le silence de ceux qui pourraient parler et qui ne veulent rien dire, à pénétrer les arcanes de ce mystère infernal. Dieu nous a envoyé un commencement de lumière. Viens, Maxime ! Ne perdons pas une minute. Le soleil, l'éclatant soleil brillera bientôt dans ces ténèbres.

—Il devient fou ! murmura l'octogénaire.

Une demi-heure après, le vicomte de Borianne, accompagné de son fils, repartait pour la Courlande.

## XXXIV

FRANÇOIS BRÉGEAT

Le rôle de François avait été très effacé jusqu'alors.

Nous l'avons vu, enfant, dans la chaumière de ses parents, à Genty-les-Loups, en Velay.

Il ne devait jamais oublier les impressions de la soirée lugubre où les habitants du village partirent pour le Puy, afin de pouvoir assister, à l'aube, à l'exécution de Rassajou.

Les atroces appels des retardataires, qui, passant devant la maison close, jetaient ces mots : " Viens-tu, la Brégeat ? " avaient allumé en son cœur une flamme de rage impuissante.

Déjà convaincu de sa supériorité, grisée par les compliments du maître d'école et les gâteries de sa mère, il se sentait abaissé par sa parenté avec l'assassin de l'auberge sanglante, le condamné qui allait expier son crime sur l'échafaud.

Il ne ressentait aucune douleur, mais une profonde humiliation qu'il cachait sous de l'indifférence affectée.

Il était déjà décidé à quitter le pays, où il subissait les injures de mauvais camarades qui, pour se venger de ses succès d'écolier, l'appelaient de loin : " Eh ! Rassajou ", comme si la condamnation de son oncle entachait le nom honorable de Brégeat.

Au besoin il se ferait saltimbanque ; il saurait bien gagner sa vie tout seul.

Il ne regretterait que sa mère.

Quant à son père, il le craignait plutôt qu'il ne l'aimait.

Le bûcheron était un de ces modestes travailleurs qui n'ont d'autre ambition que de gagner leur pain de chaque jour ; quand il entendait le bambin faire de grands projets d'avenir, il le rappelait impitoyablement à la réalité en lui disant : " Nous n'avons pas le moyen de te faire donner tant d'instruction ! il faudra bientôt que tu viennes avec moi, et que tu apprennes à manier la cognée. Tu feras un pauvre diable comme ton père, tu n'en seras pas plus malheureux. "

La visite de Mme Petitot, accompagnée du Dr Sorlac, rendit l'espoir à François.

Il connaissait la bonté de la vieille dame ; il pressentait ses bonnes intentions.

La veille, il l'avait rencontrée comme elle sortait de chez le docteur, et il s'était permis de lui demander " un petit sou ".

Mme Petitot lui fit à ce sujet une leçon qui resta gravée dans son esprit.

Cependant, à l'entrée des visiteurs, il se cacha dans un réduit d'où il pouvait tout voir et tout entendre.

Mme Petitot — on s'en souvient — poussa une exclamation d'étonnement à la vue de Rose qui, par une coïncidence des plus étranges, ressemblait d'une manière frappante à sa petite-fille, morte quelques années auparavant.

Le docteur lui-même fut stupéfait de cette ressemblance.

Dans sa cachette, François se frottait les mains, en disant : " Bonne affaire ! "

Son cœur bondit de joie en attendant Mme Petitot proposer à ses parents un emploi dans une de ses propriétés, aux environs de Nîmes.

François connaissait sa géographie. La Provence lui souriait déjà en imagination ; là-bas, il serait loin du Velay, à l'abri des brutes qui les rendaient responsables du crime de Rassajou ; là-bas, il trouverait le moyen de s'instruire.

La cognée du bûcheron n'était pas l'outil qui lui convenait ; cet enfant précoce se croyait appelé à une haute destinée.

Quelques jours après, il partait, radieux, pour Nîmes, avec ses parents.

Suivant la promesse de Mme Petitot, personne ne saurait, au pays, ce qu'étaient devenus les Brégeat.

Une vie nouvelle allait commencer pour eux.

Ils seraient désormais à l'abri de la misère. Le père n'aurait plus à exposer sa vie dans la forêt, en grimpant avec ses griffes de fer jusqu'au sommet des sapins ; on serait considéré, bien nourri, bien logé.

Il semblait à François qu'il partait pour le paradis.

Il aurait été complètement heureux sans la présence de Rose, qui lui rappelait l'horrible souvenir de Rassajou. Il n'embrassait jamais cette enfant ; il ne la regardait même pas.

Aussi, lorsque sa mère lui annonça, quelques mois après, que Mme Petitot avait décidé de mettre Rose en pension à Nice, François ne put retenir un cri de joie.

—Bon débarras ! se disait-il, puisse-t-elle ne jamais revenir ici,